

Et ce détective que j'étais venu consulter pour qu'il mît son habileté à rechercher des témoins ou des traces de mon passé avait ajouté :

— Mon cher « Guy Roland », à partir de maintenant, ne regardez plus en arrière et pensez au présent et à l'avenir. Je vous propose de travailler avec moi...

S'il me prenait en sympathie, c'est que lui aussi — je l'appris plus tard — avait perdu ses propres traces et que toute une partie de sa vie avait sombré d'un seul coup, sans qu'il subsistât le moindre fil conducteur, la moindre attache qui aurait pu encore le relier au passé. Car qu'y a-t-il de commun entre ce vieil homme fourbu que je vois s'éloigner dans la nuit avec son manteau râpé et sa grosse serviette noire, et le joueur de tennis d'autrefois, le bel et blond baron balte Constantin von Hutte ?

II

— Allô ? Monsieur Paul Sonachitzé ?

— Lui-même.

— Guy Roland à l'appareil... Vous savez, le...

— Mais oui, je sais ! Nous pouvons nous voir ?

— Comme vous voulez...

— Par exemple... ce soir vers neuf heures rue Anatole-de-la-Forge ?... Ça vous va ?

— Entendu.

— Je vous attends. A tout à l'heure.

Il a raccroché brusquement et la sueur coulait le long de mes tempes. J'avais bu un verre de cognac afin de me donner du courage. Pourquoi une chose aussi anodine que de composer sur un cadran un numéro de téléphone me cause, à moi, tant de peine et d'appréhension ?

Au bar de la rue Anatole-de-la-Forge, il n'y avait aucun client, et il se tenait derrière le comptoir en costume de ville.

— Vous tombez bien, m'a-t-il dit. J'ai congé tous les mercredis soir.